

JEUX, TUE, ILS

THRILLER



Flamant Noir Éditions

Muriel HOURI

JEUX, TUE, ILS

THRILLER



Flamant Noir Éditions

*“Il y a deux façons de se tromper :
L'une est de croire ce qui n'est pas.
L'autre de refuser de croire ce qui est.”
(Søren Kierkegaard)*

Extrait du procès-verbal d'interrogatoire N° 6118.

Mercredi 17 septembre 2014 – 15 h 33.

Commissariat central - XVII^e arrondissement – Paris.

– **QUESTION :** Pourquoi vous êtes-vous disputés la veille au soir ?

– **RÉPONSE :** Je vous l'ai déjà dit. Nous avions prévu de partir en week-end à Houlgate, en Normandie, et elle a annulé au dernier moment. Elle m'a téléphoné dans l'après-midi pour me dire qu'elle avait trop de travail et que ce serait impossible pour elle de s'absenter.

– **QUESTION :** Vous auriez pu reporter ce week-end, non ?

– **RÉPONSE :** On l'avait déjà reporté deux fois.

– **QUESTION :** Vous êtes-vous énervé ?

– **RÉPONSE :** Non, ça ne s'est pas passé comme ça ! Quand je suis arrivé chez elle, j'ai juste essayé de lui faire comprendre que son travail était en train de la bouffer et que j'en avais marre de passer au second plan. Ça ne lui a pas plu et elle... Enfin, nous nous sommes disputés.

– **QUESTION :** Et donc, vous avez quitté son domicile vers 22 h 00, c'est exact ?

– **RÉPONSE :** Je crois, oui.

– **QUESTION :** Qu'avez-vous fait ensuite ?

– **RÉPONSE :** Je suis rentré chez moi, j'ai mangé un morceau et je me suis couché.

– **QUESTION :** Parlez-moi de cet appel ?

– **RÉPONSE :** Pourquoi toujours revenir là-dessus, ça ne changera rien à ce qui s'est passé !

– **QUESTION :** Contentez-vous de répondre s'il vous plaît.

- **RÉPONSE** : *Bon. Alors je vais vous parler pour la énième fois de ce foutu appel.*
- **QUESTION** : *Oui, s'il vous plaît.*
- **RÉPONSE** : *Il était donc une heure du matin et je n'arrivais pas à dormir...*

Partie I

Ce qu'il fallait oublier...

1

– Tu es sûr que tu ne veux rien ?

Jack fait non de la tête et engloutit une dernière bouchée de brioche. Un peu de confiture glisse sur son menton qu’il essuie avec la paume de sa main. Alice ne peut s’empêcher de sourire en regardant le petit garçon tenter, en vain, de comprendre pourquoi il y a maintenant de la confiture sur le bout de ses doigts.

Jack à trois ans depuis quelques mois. Il est comme son père, tout aussi impatient et étourdi. Parfois, elle se demande si l’un ne copie pas l’autre, et elle n’est pas certaine que ce soit toujours l’enfant qui copie le père.

– Va te laver les mains, Jack. On doit y aller.

Le petit garçon se lève sans discuter, avant de disparaître au coin d’une porte, laissant une odeur de lait chaud traîner derrière lui. Alice aime qu’il ait encore cette odeur. Elle lui rappelle qu’il n’y a pas si longtemps, elle portait encore son petit Jack dans les bras. Il n’était alors pas plus lourd qu’une botte de paille.

Quand il est né, personne ne lui avait encore choisi de prénom. Alice et Julien avaient voulu avoir la surprise de le découvrir avant de prendre leur décision. Et puis, quelques heures après sa naissance, une vieille femme était entrée dans

la chambre d'Alice. Ses yeux étaient d'un bleu lavande et ses mains tremblaient. Elle disait s'être perdue et recherchait sa petite fille. De sa poche, elle avait sorti une photo jaunie, aux bords cornés, dévoilant deux enfants aux cheveux blonds, serrés l'un contre l'autre. Ils ne devaient pas avoir plus de deux ans et se tenaient la main d'un air étonné. La vieille femme avait souri en regardant le bébé dans les bras d'Alice, puis elle avait déposé la photo au pied du lit, avant de sortir de la pièce sans un mot de plus.

Quand Alice en avait parlé à l'infirmière, celle-ci lui avait dit que la femme s'appelait Mathilde et que sa fille était morte dans un accident de la route avec ses deux petits-enfants, dix ans auparavant. Depuis, elle venait régulièrement à l'hôpital en prétendant s'être perdue. Parfois même, elle apportait des jouets ou des bonbons, et déambulait dans les couloirs, une photo à la main, en demandant après sa fille. Alice avait gardé la photo près d'elle, dans l'attente que la vieille femme revienne la chercher, mais elle n'était jamais revenue. Ni ce jour-là ni les jours d'après.

La décision, c'est elle qui l'avait prise, tandis que l'image de ces deux enfants restait ancrée dans sa mémoire. *Deux anges blonds aux yeux bleus, grands ouverts sur le monde, comme s'il leur appartenait déjà.*

Oui, elle avait décidé. Seule.

Son bébé s'appellerait Jack.

– Maman, je trouve plus mes chaussures...

Le verre qu'elle tient à la main éclate sur le sol en une myriade de petits morceaux aux bords tranchants.

– Tu t'es fait bobo, maman ?

– Non, ça va. Remonte à l'étage, Jack, tes chaussures doivent se trouver dans le placard.

– J'ai déjà cherché.

– Eh bien, recommence !

Elle ne voulait pas s'énerver, mais c'est sorti tout seul.

Jack la regarde fixement durant quelques instants, tandis que ses yeux prennent l'eau. Puis il s'échappe dans l'escalier. Alice reste seule à contempler l'horloge et ces maudites aiguilles qui prennent un malin plaisir à accélérer leur course chaque matin. Elle se lève pourtant à six heures, bien avant Julien, bien avant son fils aussi, mais ce n'est jamais assez. Il n'y a jamais assez de temps pour tout. Il en faudrait pourtant un peu plus chaque jour. Une heure, à peine une heure, et qu'elle ne soit rien que pour elle. Un temps qui ne serait pas comptabilisé dans la journée, comme si les aiguilles de l'horloge partaient faire un petit tour en arrière, juste pour lui faire plaisir. Alice se met à sourire pendant qu'elle attrape le balai pour ramasser les bouts de verre. La chambre de Jack se trouve juste au-dessus de la cuisine, elle l'entend faire rouler ses camions sur le parquet. Encore un point commun avec son père, cette facilité à être heureux, quoiqu'il se passe. Il faudrait que l'un et l'autre lui donnent quelques leçons, parfois. Surtout le matin, et surtout quand elle arrive à faire pleurer son fils juste parce qu'il lui demande si elle s'est fait mal.

Il est presque huit heures trente quand elle termine de tout ramasser. Il lui restera encore à débarrasser la table, à s'habiller et à trouver les chaussures de Jack, qui se trouveront certainement rangées au fond du placard, là où il a l'habitude d'ensevelir la plupart de ses jouets. Le calcul est donc vite fait : cinq minutes pour ranger la cuisine, dix pour s'habiller et donner l'impression que ses cheveux n'ont pas subi un essorage à sec, et encore quatre pour chausser Jack et le prendre dans ses bras jusqu'à ce que ses rires emplissent sa tête. Ce qui lui laisse donc dix bonnes minutes pour l'accompagner à l'école. C'est juste, mais faisable. Il faut simplement qu'elle ne perde pas de temps à répondre au téléphone qui a la manie de sonner à n'importe quelle heure. Même le matin. Même maintenant. Alors Alice laisse le répondeur se déclencher, tout en rangeant les pots de confiture : « *Allô ! Salut, la petite famille, c'est Gilles. Je*

voulais savoir si je pouvais passer vendredi prochain avec mon ordi. C'est d'accord ? Parce que là, je suis un peu paumé et j'ai juste envie de balancer ce truc par la fenêtre. Julien, tu me rappelles ? Bisous, Alice, et pleins de bisous au petit gars. Prenez soin de vous ! »

Alice se dépêche de tout ranger, puis elle monte à l'étage. Jack attend devant la porte de la salle de bains, un camion de pompiers accroché à la main. C'est le dernier-né de sa collection, un objet en plastique vaguement coloré de rouge et de noir qu'il tient à amener à l'école chaque jour. Son père lui dit pourtant qu'il ne faut pas, qu'il risque de le perdre ou de se le faire voler, mais Jack ne veut rien savoir. Chaque matin, il le range dans la poche intérieure de son manteau, celle qui ferme avec une grosse fermeture éclair, puis il tape ensuite sur sa poitrine pour vérifier qu'il soit bien là.

– Papa, tu sors ?

Le bruit de la douche s'arrête et une voix légèrement ensommeillée lui répond : « J'arrive, Jack »

– Parce que je vais ranger mon camion, papa ! C'est pour que tu voies où je le mets.

Alice s'approche du petit garçon et fait glisser sa main dans ses cheveux. Il se retourne aussitôt et lève l'une de ses jambes devant lui, tout en faisant bouger son pied.

– T'as vu, maman ? J'ai retrouvé mes chaussures !

– Ah oui ! Et elles étaient où ?

Il hausse les épaules.

– Dans le placard. C'est Jauni qui les avait cachées.

Jauni. Deux yeux noirs coulés en amande, des mains aussi larges que des truelles, et le poil coloré au feutre sur les pattes et les oreilles. La peluche préférée du petit garçon, et aussi un ramasse-poussière digne des meilleures lingettes *Swiffer*.

– Tu es sûr que c'est Jauni qui les a cachées ? demande Alice avec un léger sourire.

– Ben... oui.

Elle n'a pas le temps d'ajouter quoi que ce soit. La porte de la salle de bains s'ouvre brusquement et Julien apparaît.

Jack se précipite vers son père et lui tend son camion.

– Tu viens voir, papa ?

– Oui, mais laisse-moi cinq minutes, d'accord ? Tu n'as qu'à le ranger et me faire la surprise.

Sans attendre, Jack se précipite dans l'escalier, heureux à l'idée de pouvoir surprendre son père. Il rangera sans doute son camion dans la poche intérieure de son manteau, comme il le fait à chaque fois, mais cela vaudra une surprise pour lui, parce que Julien fera semblant, comme d'habitude, de chercher dans chaque poche jusqu'à trouver le jouet en plastique. Et le petit garçon sera le plus heureux du monde lorsque son père s'écriera soudain : « *Je l'ai !* » en tendant au-dessus de lui le petit camion rouge.

– Tu n'es pas encore prête ?

Alice se laisse faire tandis que Julien la prend dans ses bras et pose ses lèvres humides sur les siennes. Il ne porte qu'une serviette autour de la taille, laissant apparaître cette peau pâle qui fait dire parfois à son fils que son père a bu trop de lait quand il était petit. "*C'est pas grave, papa, si t'es tout blanc. C'est juste le lait qui a déteint à l'intérieur de ton ventre.*"

Alice pose ses mains sur ses épaules et profite de la chaleur qui s'en dégage, tout en se disant qu'elle n'a pas comptabilisé ce temps avec le reste. Alors, tant pis pour les cheveux, un coup de brosse, un élastique, et cela fera l'affaire, aujourd'hui. Deux minutes de gagnées, deux minutes durant lesquelles elle pourra savourer l'odeur de sa peau et se convaincre qu'il n'est qu'à elle. Et puis tout le reste pour Jack.

– Qui a téléphoné tout à l'heure ?

Il délaisse à peine ses lèvres.

– Gilles. Il a encore des problèmes avec son ordinateur. Il veut passer vendredi pour que tu l'aides.

– Ce n'est pas vrai ! Je vais encore devoir lui expliquer comment faire marcher une souris.

– Arrête, tu exagères...

– À peine !

Il rit. Pas longtemps, mais assez pour laisser apparaître des fossettes au coin de ses joues. Ces mêmes fossettes qui faisaient qu'Alice considérait ce sourire comme le plus merveilleux au monde.

Quand elle avait rencontré Julien pour la première fois, elle ne l'avait pas trouvé beau. Pas même séduisant. Il n'y avait que sa voix qui lui avait plu. Une sorte de dégradé de tonalités qui basculait irrémédiablement vers le grave. Et elle avait aimé cela, plus que le reste. Plus que ce corps trop maigre qu'il s'obstine chaque été à faire brûler au soleil, plus que ce visage aux traits trop fins, presque effacés. Mais il avait ce sourire. Un sourire comme le sien change tout. Et il a tout changé. Il a suffi d'une fois, tandis qu'il posait la main sur son cou en lui disant d'ouvrir grand la bouche. "*Laryngite*", avait-il prononcé, avant de sourire en lui tendant une ordonnance illisible.

C'était il y a un peu plus de quatre ans.

Un an avant Jack.

Deux avant Sally.

– Jack, dépêche-toi !

Alice finit de mettre son manteau et de vérifier dans le miroir que tout se tient. Elle a vingt-neuf ans, mais parfois l'impression d'en avoir quatorze. Dans sa tête, il n'y a que la petite fille, pas encore la femme.

– T'es belle, maman !

Le petit garçon le pense vraiment. À trois ans, tout ce qui sort de la bouche d'un enfant est comme une vérité, même les plus beaux mensonges. Et il ne comprendrait pas que sa mère lui dise qu'il se trompe, que sa maman n'est pas belle et qu'elle ne le sera jamais. Que c'est comme cela, que c'était prévu ainsi bien avant sa naissance. *Pas le choix, mon petit bonhomme, on prend ce que l'on a et on maudit ses parents durant toute sa vie de ne pas avoir su faire mieux.*

– Papaaaa... !

Julien est prêt, lui aussi. Il se prépare toujours très vite, à croire que le costume du parfait médecin l'attend chaque

matin sur son cintre, et qu'il n'a qu'à le décrocher pour devenir l'autre, celui qu'Alice ne connaît pas, et qui prend la voiture de son mari chaque matin, ainsi que ses sourires.

Jack se précipite vers son père, son manteau sous le bras, alors le jeu du camion peut commencer. Elle aimerait bien leur dire de se presser, mais ils n'écouteront pas, comme d'habitude. C'est le rituel du matin, un parmi d'autres.

Immuable.

– Allez, enfile vite ton manteau, Jack. Il est temps d'aller à l'école, petit gars.

Julien passe la main dans les cheveux de son fils, avant de s'avancer vers Alice.

– Comme tu es belle ce matin, ma chérie.

C'est faux, évidemment. Rien qu'un mensonge. Julien n'a plus trois ans, Julien n'est plus un enfant. Ils savent pertinemment tous les deux que ce n'est pas vrai. Ce n'est qu'un rituel. L'habitude du mari qui se doit de dire ces quelques mots à sa femme. C'est comme un « Bonjour » ou un « Comment tu vas ? », ça ne se pense pas, ça se dit, c'est tout. De la même façon qu'Alice lui dira « Passe une bonne journée », dans quelques instants. Aucun sens. Aucune raison. Mais une obligation quand même, celle de prononcer les mots qu'il faut, ceux qui seront nécessaires pour se rassurer et se prouver que *Oui, je suis à toi. Oui, tu es à moi.* Pour toujours.

Cela fait près de six mois qu'Alice est au chômage. *Licenciement économique*, paraît-il... Le magazine dans lequel elle travaillait comme infographiste a fermé ses portes au bout de trois ans. Problèmes de rentabilité, lui a-t-on dit, en ajoutant que ce n'était la faute de personne. Tout le monde avait dû partir, emportant cartons et souvenirs sous le bras. On s'était dit au revoir en cueillant dans les mémoires quelques anecdotes drôles ou tristes. Et au final, pathétiques. Alice s'était enfuie au bout d'une demi-heure, prétextant un entretien dans un célèbre magazine *dont elle ne pouvait citer le nom*. Tout le monde avait feint de ne pas comprendre, et on lui avait souhaité bonne chance en se promettant de se revoir.

En six mois, Alice n'avait eu que deux entretiens, et puis plus rien. Au départ, elle avait ressenti un immense vide. Un peu comme lorsqu'elle avait perdu Sally. Elle restait assise devant sa fenêtre à regarder le jardin. Son regard se focalisait sur une branche ou sur une mauvaise herbe et n'en bougeait plus durant des heures. Et, quand elle émergeait, il y avait toujours cette sensation étrange que le sol devenait mouvant sous ses pieds, qu'il allait s'ouvrir et la broyer peu à peu. S'il n'y avait pas eu Julien, elle aurait fini par devenir folle.

Debout devant le portail de l'école, Alice ne peut s'empêcher de se demander ce que les autres pensent d'elle. Jack est encore accroché à sa main. Il est sa petite bouée de sauvetage. Celui qui fait qu'elle n'a pas encore perdu tout intérêt pour les autres. Autour d'elle, les parents vont vite. Pas de temps à perdre. Il faut se délester rapidement de la progéniture pour rejoindre une voiture, un train, un bus, un travail. Certains d'entre eux lui font un signe qu'ils garnissent d'un sourire ou de quelques mots. « Bonne journée », « À demain », « Comme il a grandi ! », mais personne ne s'attarde.

– On y va, maman ? Lucas est là-bas.

Jack tire sur le bras de sa mère et lui fait parcourir la nuée de parents aussi vite qu'il le peut. Lucas est son meilleur ami. Une copie conforme, à la tête blonde et au visage couvert de taches de rousseur. Lui aussi est retenu par une main, celle de son père. Alice ne lui a parlé qu'une seule fois, lors de la journée portes-ouvertes de l'école. Elle pensait qu'il était professeur et lui avait demandé où se trouvait la classe de son fils. Il avait répondu qu'il n'en savait rien et s'était éloigné sans un mot de plus. Impoli. Détestable. C'est ce qu'Alice aurait voulu lui jeter à la figure, sans avoir osé le faire. Et le voilà ici, à nouveau. Le regard sec, les lèvres serrées, les mâchoires crispées. Impossible de l'éviter cette fois, impossible de ne pas lui parler.

Elle jette un coup d'œil à sa montre et constate que les portes de l'école ne s'ouvriront que dans une minute. Et c'est

déjà soixante secondes de trop. Plus elle s'approche, plus elle se demande ce qu'elle va pouvoir lui dire, ce qu'elle aura à lui raconter durant cette longue minute. Elle prépare ses phrases, les plus banales, celles qui ne demanderont aucune suite. Les mêmes qui lui ont été servies quelques instants plus tôt. Les deux petits garçons se retrouvent les mains libres, délestés de leurs parents. Ils s'approchent l'un de l'autre et Jack extirpe de son manteau son précieux camion, celui-là même qu'il avait promis à son père de ne montrer à personne.

Cinquante-quatre secondes...

– C'est difficile, n'est-ce pas ?

Elle ne s'attendait pas à ce que l'homme lui parle.

– Qu'est-ce qui est difficile ?

Quarante-neuf secondes...

Il se tourne vers elle, ne se contente plus d'un simple regard en biais. Malgré elle, Alice se met à détailler son visage. Elle énumère dans sa tête tout ce qu'elle pourrait détester chez lui. Et, pendant un court instant, il semble s'offrir à cette observation sans chercher à y échapper. Mais voilà qu'Alice décide qu'elle n'aime pas ses yeux. Ils sont trop sombres, trop mal agencés au reste. Et puis sa peau est étrange aussi, trop lisse pour ne pas être autre chose qu'un masque.

Trente-cinq secondes...

– Vous êtes seule ?

Alice sursaute, tandis que Jack lui prend soudain la main :

– C'est l'heure, maman, on y va !

Le petit garçon a raison, la sonnerie de l'école se met à retentir et les grilles à s'ouvrir. Elle n'a que le temps d'agripper ses doigts avant d'être engloutie dans une forêt de manteaux et de cris. En quelques minutes, la totalité des enfants est déversée dans la cour bétonnée de l'école. Alice n'a même pas le temps d'observer son fils qui dévoile à nouveau son camion rouge à une cohorte de gamins avides, avant d'être à nouveau bousculée. Elle recule de quelques pas et s'arrête au bord du trottoir. "*Vous êtes seule*"... Les mots résonnent dans sa tête comme une affirmation et non comme

une question. Elle se tourne brusquement. Il faut qu'elle lui parle, qu'elle lui dise que NON ! Elle n'est pas *seule*... Un mari, un enfant, des amis, c'est une famille, ce n'est pas rien, ce n'est pas "*seule*".

Son regard fouille la rue d'un bout à l'autre et cherche la silhouette du père de Lucas. Elle le reconnaîtra, pense-t-elle. Elle le reconnaîtra, c'est certain. Mais, c'est peine perdue. Il lui a échappé, et voilà qu'Alice se met en colère. Il y a longtemps que ça ne lui était pas arrivé. La dernière fois, c'était bien avant Julien, bien avant Jack. Une histoire de place de parking. Banal. Un moment où tout bascule et devient flou.

Elle se souvient juste de cette rage qui s'était faufilée dans sa tête jusqu'à lui faire perdre toute raison. Et de la tête qui s'écrase sous les coups du marteau. Mais voilà que cette hargne revient, tapie au fond de sa gorge, serrée entre ses poings. La même, cette même pulsion qui ne demande qu'à prendre le contrôle.

Alice inspire profondément, puis elle pense au lendemain, quand elle retrouvera le père de Lucas et qu'elle pourra lui cracher un peu de cette colère à la gueule.

©Flamant Noir Editions.